

PRÉSENTATION

Cet ouvrage restitue le séminaire de recherche sur Schopenhauer que Jean-François Marquet, alors Professeur à l'Université de Paris IV, a donné durant l'année 1997-1998 aux étudiants inscrits en DEA et en Thèse de Doctorat de Philosophie.

Professeur en classes préparatoires, et préparant ma thèse avec Jean-François Marquet, j'ai suivi ce Séminaire. Les notes que j'ai prises et que j'ai conservées ont suscité l'intérêt de Thibaut Gress qui a proposé de les éditer.

C'était un immense privilège de pouvoir suivre cet enseignement. Il unissait d'une manière exceptionnelle la clarté d'un exposé et la fécondité de références littéraires et artistiques qui enrichissaient la lecture du penseur allemand. Les horizons ouverts par ces références nous ravissaient ; aussi ai-je eu à cœur de les restituer dans cet ouvrage en les précisant en notes de bas de page car, le plus souvent, Jean-François Marquet se contentait d'allusions rapides qu'il considérait comme suffisantes à la compréhension de l'auditoire.

Sur la base des notes que j'ai prises et qui rendaient compte fidèlement de la parole d'origine, nous avons travaillé, Adèle Marin-Le Bras et moi-même, à rendre le texte apte à la publication. La contribution d'Adèle Marin-Le Bras à cette réécriture a été décisive.

Il faut lui savoir gré également d'avoir établi avec la plus grande précision les références au texte schopenhauerien que

Jean-François Marquet indiquait par la page dans la traduction de Burdeau aux Presses Universitaires de France (ces références sont signalées par le sigle NA).

D'autres notes, établies par Adèle Marin-Le Bras, qui agrémentent la lecture du cours mais qui ne figuraient pas dans le texte d'origine de Jean-François Marquet, sont mentionnées « Nad » en bas de page.

Enfin, nous avons introduit à l'intérieur des grandes parties élaborées par Schopenhauer et reprises par Jean-François Marquet des sous-parties afin de faciliter la lecture.

C'est donc en ajustant ces diverses participations que nous sommes parvenus à un texte qui suit au plus près le cours professé et qui, je crois, constitue un hommage à celui qui fut mon professeur.

Je remercie très vivement mes deux interlocuteurs, Adèle Marin-Le Bras pour sa précieuse contribution à restituer la fluidité du texte, et Thibaut Gress pour sa belle initiative et le suivi du travail.

Merci également à Adélaïde Rigaud, qui a bien voulu accorder le temps nécessaire à ces ajustements.

Sophie Lacroix

Agrégée de Philosophie, Docteur de l'Université Paris IV

Je tiens à remercier Monsieur Hugo Dallacosta pour la confiance qu'il m'a accordée et ses conseils de grande valeur.

Adèle Marin-Le Bras

Étudiante en Histoire de la philosophie

Abréviations utilisées

Nad : Notes d'Adaptation

NA : Note de l'Auteur (J.-F. Marquet)

INTRODUCTION

1. Schopenhauer et la philosophie : l'étonnement, unité de la volonté à atteindre

En 1860, quelques minutes avant son décès, le philosophe allemand Arthur Schopenhauer prononce ces derniers mots : « Dans quelques minutes les vers rongeront mon cadavre, mais que les professeurs de philosophie rongent ma philosophie m'est insupportable ».

Schopenhauer n'aime pas les professeurs et ces derniers le lui rendent bien : Heidegger par exemple, ne le cite jamais, bien qu'il réponde à toutes les exigences de la philosophie. Il lui préfère même Schelling lorsqu'il s'agit de parler de volonté. Notons toutefois que deux philosophes sont durablement influencés par Schopenhauer. Nietzsche dans un premier temps, qui revendique cette source d'inspiration dans *Schopenhauer Éducateur*, la troisième des *Considérations inactuelles*¹. Wittgenstein dans un second temps. Notons que Nietzsche comme Wittgenstein sont pourtant eux-mêmes des universitaires². À l'opposé

-
1. Nad : cf. F. Nietzsche, *Considérations inactuelles III et IV*, éd. G. Colli et M. Montinari, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1992 ou F. Nietzsche, *Œuvres*, éd. M. De Launay, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » n°471, t. 1, 2000.
 2. Nad : Remarquons que Wittgenstein a tout de même un parcours universitaire erratique. Même sa thèse de doctorat, le *Tractatus Logico-philosophicus*, n'était pas rédigée avec une intention académique. Il avoue, en outre, n'avoir jamais lu Platon ni Aristote. Quant à Nietzsche, il fait carrière en philologie et ne découvre la philosophie que par cette médiation. On pourrait donc, au contraire, montrer la cohérence de ces héritiers avec la philosophie dont ils se revendiquent successeurs. Schopenhauer, parce qu'anti-universitaire, a pu toucher un public plus en marge des parcours philosophiques classiques.

de cette timide postérité philosophique, Schopenhauer connaît un succès considérable auprès des romanciers, Thomas Mann et Hermann Hesse en tête. Il exerce une forte influence sur le roman français et imprègne l'atmosphère de Maupassant, Proust, Borges ou encore Zola qui nous livre l'exemple le plus frappant avec le roman intitulé *La Joie de Vivre*¹. Sa postérité intellectuelle s'étend jusqu'à la médecine et la psychologie, comme le révèle Freud lorsqu'il dit trouver Schopenhauer trop proche de sa propre pensée. Schopenhauer est également très lu, et très « entendu » par les musiciens. Wagner le découvre en 1851 grâce à *Parerga et Paralipomena*, titre qui signifie « Suppléments et compléments ». Cette découverte correspond pour l'artiste à un véritable coup de foudre pour la philosophie du vieil Allemand. À eux deux, Wagner et son épouse Cosima incarnent les deux grands pôles métaphysiques du Monde schopenhauerien : la volonté, *Will* pour Wagner, et la représentation, *Vorstellung* pour Cosima.

La proximité entre Schopenhauer et les arts n'est pas un accident de la postérité. La philosophie est selon lui un art dont le matériau est le concept. Cet art trouve son origine dans la souffrance et le manque. Car c'est seulement lorsque les vœux sont anéantis que la volonté peut se demander ce qu'est le Monde. Si le peintre imprime la réponse dans sa peinture, le philosophe quant à lui, l'exhibe à partir de la généralité abstraite : il s'agit d'un art qui utilise un matériau abstrait. La démarche de Schopenhauer n'est pourtant pas un ordre des raisons, elle n'est pas une apologie du rationalisme. En effet, la raison partage son droit de parole avec de nombreuses intuitions, lesquelles s'organisent en un tout. En 1813, alors qu'il a vingt-six ans et vient de soutenir sa thèse, *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, Schopenhauer écrit qu'une philosophie est en train de naître, qui unit éthique et métaphysique : « je ne comprends pas la naissance de l'œuvre, comme la mère ne comprend pas l'enfant qui croît en elle ». On pense ici à Jacobi, lorsqu'il compare l'idéalisme de

1. Nad : É. Zola, *La Joie de vivre*, Paris, éd. G. Charpentier, 1884.

É. Zola, *Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, éd. A. Lanoux et H. Mitterand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » n°176, t. 3, 1964.

Fichte à une chaussette qui se tricote et se reprise toute seule pour marquer l'incapacité de ce dernier à rendre compte de l'extériorité¹. À l'inverse, Schopenhauer ne parle pas de philosophie fondamentale, d'éléments de départ, mais d'un fondement constitué d'intuitions extérieures variées qui s'éclairent progressivement.

En 1818, Arthur Schopenhauer a trente-et-un ans et achève *Le Monde comme volonté et comme représentation*². C'est là son œuvre la plus importante, il ne cessera d'y ajouter des compléments³, de la rééditer et de la commenter tout au long de sa vie⁴. Dans la préface de la première édition, il présente l'ouvrage comme un retour à la philosophie de Kant, qu'il ne mentionne d'ailleurs qu'avec une grande déférence. Pourtant, il consacre toute l'annexe de la première édition de son œuvre à une critique minutieuse, parfois acerbe, des doctrines de Kant. Ce qu'il propose s'apparente en réalité à une radicalisation de la tentative kantienne. Schopenhauer présente au public une œuvre complète, balayant les champs et l'histoire de la philosophie et c'est par un silence complet qu'est accueillie cette œuvre magistrale. Loin d'abandonner, il tente de se créer un public universitaire en acceptant un poste d'enseignant à l'université de Berlin : c'est un échec. Son cours magistral accueille un public de quatre auditeurs libres. Cette fois, Schopenhauer abandonne l'enseignement et décide de vivre de ses rentes. Il retrouve ainsi peu à peu foi et intérêt pour la philosophie qu'il a tenté de défendre, même si personne ne lui prête attention. En 1831, il déménage à Francfort, écrit beaucoup bien qu'il édite peu. Il rédige dans ces circonstances *La Volonté dans la nature*

.....
1. Nad : Il est ici fait allusion à la fameuse « Lettre verte » de Jacobi qui, s'adressant au « Messie de la raison pure », compare l'idéalisme fichtéen à une chaussette [*Stricksstrumpf*] qui s'autoproduirait elle-même. La raillerie connut une fortune certaine dans les milieux romantiques. Cf. pour plus de précisions sur le sujet, l'ouvrage de Xavier Tilliette, *Fichte : la science de la liberté*, Paris, Vrin, en particulier les pages 44, 124, 201 et 218-219.

2. Nad : A. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Traduction M. Dautrey, C. Sommer, V. Stanek, éd. V. Stanek, C. Sommer et U. Batini, Paris, Folio Essais, 2009.

Les annotations à venir suivront cependant la traduction de référence au moment du cours de J-F. Marquet, à savoir A. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, trad. A. Burdeau, Paris, PUF, 1966.

3. Nad : Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Suppléments, *op. cit.*, 1966.

4. Nad : Schopenhauer, *Parerga et paralipomena*, Traduction Auguste Dietrich, Paris, Félix Alcan, 1911. Schopenhauer, *Parerga et paralipomena*, éd. J.-P. Jackson, Paris, Coda, 2005.

en 1836, concourt en vain en 1839 au premier prix de l'Académie de Norvège, pour lequel il rédigera *Mémoire sur la liberté de la volonté humaine*, et dirige en 1844 les rééditions du *Monde comme volonté et comme représentation*. En 1851, il ajoute à son œuvre majeure des Suppléments détachés, sous la forme de *Parerga et Paralipomena*, un ouvrage qui résume et explicite l'ensemble de sa philosophie. C'est ce dernier ouvrage qui fera l'objet d'un succès foudroyant. Tardivement, Arthur Schopenhauer connaît donc quelque gloire, avant son décès en 1860. *Le Monde comme volonté et comme représentation* mis à part, Schopenhauer nous laisse intentionnellement peu d'écrits, par amour une fois encore de la simplicité, de la clarté et de la structure de son œuvre qu'il qualifie lui-même d'organique. Il s'agit de montrer l'enchevêtrement des vérités au sein du Monde dans leur unité, par une œuvre qui serait comme une « Thèbes aux cent portes ». Cette œuvre est destinée à exposer tour à tour tous les points d'entrée dans sa philosophie. On peut cependant accéder aujourd'hui à des éditions allemandes de manuscrits retrouvés après sa mort¹.

Le point de départ philosophique dans l'œuvre de Schopenhauer est l'étonnement. L'étonnement devant cela-même qui s'offre à nous comme une évidence et nous entoure constamment : le Monde. Qu'est-ce que le Monde, pourquoi le Monde ? Voilà les questions fondamentales, susceptibles de recevoir une réponse grâce à l'activité philosophique. Cet étonnement face au Monde commence par être étonnement de son mode le plus immédiat : le présent. En témoignent ces quelques lignes du *Monde comme volonté et comme représentation* : « De temps en temps s'éveille en moi l'idée que j'ai existé depuis toujours [...] De temps en temps se manifeste en moi un grand étonnement : pourquoi est-ce que maintenant est maintenant ? ». Schopenhauer définit d'abord ce présent comme simple unité entre deux espaces temporels, le passé et l'avenir. Le présent est alors par définition sans expression propre, sans solidité, et consiste pour ces raisons en l'expression première

.....
1. Nad : La question de l'intention de l'auteur quant à ces œuvres posthumes reste cependant, et comme toujours en pareil cas, ambiguë.

de la réflexion philosophique sur le temps. À ce moment précis du processus organique qu'est la philosophie de Schopenhauer, le présent est celui d'une première personne. Cet étonnement sur le temps, ou plus spécifiquement sur le présent, est largement décliné dans les nouvelles métaphysiques de Borges¹. Le présent est et n'est pas. C'est là une ambiguïté insoutenable, relevée déjà par Spinoza : « Et néanmoins nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels² ». Le présent n'est rien, il est chassé à chaque instant. Il est pourtant la condition nécessaire de toute représentation. Schopenhauer va choisir de répondre à ce paradoxe en le traduisant dans les termes d'un dualisme platonicien. La vérité et la liberté consistent en ce qu'à chaque instant un homme puisse se ressentir soit comme sensible et périssable, soit comme éternel. Schopenhauer introduit une distinction fondamentale, entre la conscience empirique, temporelle, sensible dirait Platon et la « conscience meilleure ». La conscience meilleure, que d'aucuns diraient empruntée à Jacobi, est la conscience en tant que je m'envisage du point de vue de l'éternité. Il s'agit ici de la même expérience que celle que fera Proust³, l'impression intime qu'un moment présent possède un caractère essentiel. Mais dès 1813 ce concept de conscience meilleure se voit attribuer une spécificité tout à fait schopenhauerienne : il devient l'objet d'une approche intégralement négative. La négativité est la signature de l'intégralité du *Monde comme Volonté et comme Représentation*, elle apparaît toujours comme un retournement nécessaire. Ce qui est conçu originellement comme positif, c'est-à-dire premier ou immédiat, est en fait négatif. C'est le cas du plaisir, qui n'est que la suppression d'une douleur, elle-même positive au sens ontologique du terme, mais c'est aussi le cas de la représentation elle-même, comme l'affirmera le dernier et soixante et onzième paragraphe du *Monde comme volonté et*

.....

1. Jorge Luis Borges, *Fictions*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1974, nouvelle édition 1988 et *Œuvres complètes*, Tome I, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 2010.
2. Nad : Spinoza, *Éthique*, V, scolie de la proposition 23, Présentation et Traduction B. Pautrat, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2014, p. 535.
3. Cf. entre autres Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, in Marcel Proust, *À la recherche du Temps perdu*, Tome III, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1954, p. 866-867.

*comme représentation*¹. La conscience meilleure fait donc l'objet d'une approche négative, parce qu'elle se situe au-delà de la raison, *Verstand*. Elle n'est donc pas connue par un exercice positif de la raison, mais par un usage négatif, ou plutôt régressif, de celle-ci². La raison n'a en effet affaire qu'à l'expérience et non au bonheur. Selon Schopenhauer, la raison ne peut pas toucher à l'inconditionné et donc au bonheur. Puisque cette faculté demeure une condition possible de satisfaction, elle reste prisonnière du Monde. La conscience meilleure ne s'exprime donc pas dans la raison mais va s'exprimer dans le génie artistique ou dans la vertu morale par la compassion ou par l'exercice d'ascèse. Le génie entretient selon notre auteur un rapport de ressemblance avec le saint. L'ascète comme l'artiste a eu accès à des vérités similaires qui constituent la cause même de leur comportement. Schopenhauer opère cependant une hiérarchisation et les distingue par cette opération. Le saint est plus fécond que le génie, même si leur attitude est similaire : si le but de la rose est de fructifier, la rose sauvage et la rose de jardin n'ont pourtant pas la même façon de le faire. Le génie est celui qui nous arrache à la conscience temporelle, il nous fait accéder à l'éternité d'un fantasme : le fruit de la vision du génie est par définition insaisissable, il peut donc rapidement mener à une forme de nihilisme³. C'est pourtant la figure du saint qui pourra retourner et empêcher ce nihilisme.

Lorsque nous prenons conscience de nous-mêmes et que nous accédons à la conscience meilleure, il devient nécessaire de considérer

.....

1. Nad : Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, IV, § 71, *op. cit.*, p. 516 : « c'est notre Monde actuel, ce Monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant. » Cette alternance constante, ce retournement de la positivité en négativité doit être compris au sens le plus restreint. Il ne s'agit pas d'un jugement moral ou hédoniste, mais d'un constat ontologique sur la nature des phénomènes. De même qu'une photographie possède un négatif et un positif, le Monde est formé de phénomènes partagés entre ces deux catégories. Le plaisir est donc un négatif de la douleur, au sens photographique du terme.
2. Nad : C'est-à-dire que la raison ne peut comprendre la conscience meilleure. C'est plutôt par la compréhension même des détails de son incompréhension qu'elle parvient à en tracer une cartographie précise. Schopenhauer reprend ici le thème platonicien de l'ignorance socratique : c'est par la connaissance de son ignorance, exercice négatif de la raison, que la connaissance vraie a l'occasion de se former.
3. Nad : En effet, si la saisie est intrinsèquement temporelle, elle peut tout de même nous apparaître en tant que néant. Puisqu'elle n'est pas la conscience temporelle, le Monde sensible, elle en est la négation, c'est-à-dire le néant. Cette démarche de rejet de la conscience temporelle, c'est un rejet de la vie sensible.